

Mon père aurait aimé l'Algérie
de Gustave Guillaumet
Leïla SEBBAR

Chaque fois que je m'arrête à des images « orientalistes », je ne pense pas à Edward Saïd, je pense à mon père, l'Algérien inconnu qui ne m'a pas donné à voir et à entendre son Algérie. Mon père, l'étranger bien-aimé que je ne peux approcher que par le regard et la voix des autres, qui ont aimé son pays comme lui-même, qui l'ont découvert dans sa singularité, sa grâce ou sa violence et toujours dans la passion de l'altérité.

C'est ainsi que je regarde l'œuvre de Gustave Guillaumet. Parce qu'il a, comme Isabelle Éberhardt, et plus près de nous, Germaine Tillion, Thérèse Rivière, Germaine Laoust-Chantréaux, Fanny Colonna, Marie Virolle..., un geste amoureux, dépourvu des préjugés de son temps, un geste qui parle et qui chante ce pays inconnu, étrange, attachant, l'Algérie que ces femmes découvrent et racontent comme Gustave Guillaumet, avec son immense curiosité affectueuse et réaliste, n'oubliant ni la violence coloniale, ni la violence patriarcale.

Avec Guillaumet, je vois ce que je n'ai pas vu de mon pays natal, l'Algérie. Des fragments de son histoire, des scènes de la vie quotidienne des hommes et des femmes du peuple de mon père. Le peintre a voyagé, Nord/Sud, Est/Ouest, nomade en Algérie, dix fois, de 1862 à 1884. C'est le peuple algérien (« les Indigènes », disait le colonialiste), qui l'intéresse. Dans sa simplicité, sa frugalité, son courage, on pourrait parler du goût de Guillaumet pour le primitivisme plus que pour le pittoresque ou l'exotisme. On pense à Fromentin (ses récits algériens sont des succès) qui voit la noblesse biblique dans les gestes des hommes de la terre et du désert, à bien d'autres peintres et écrivains fuyant « l'Europe aux anciens parapets », disait Rimbaud, encore une fois à Isabelle Éberhardt et sa passion des nomades, à Pierre Loti et sa préférence pour les pays d'Islam. La liste est longue des Occidentaux fascinés par l'Orient et l'Afrique du Nord durant ce dix-neuvième siècle et ses révolutions industrielles.

Dans l'enfance algérienne, j'ai vu, lors d'une promenade dans la campagne autour du Khémis, un village dans l'Oranais, chez un ami de mon père, comme lui, instituteur, il s'appelait Khelladi, il avait deux fils de mon âge, sa femme ne mangeait pas avec nous à la table haute, elle était habillée comme les femmes de Guillaumet, elle ne nous a pas accompagnés jusqu'à la rivière. J'ai vu, du haut des rochers, des femmes et des jeunes filles qui battaient le linge, parlant et riant, j'aurais voulu descendre jusqu'à elles, je les ai vues, de loin, nous sommes passés sans nous arrêter. Les femmes à la rivière de Guillaumet, sont, où qu'elles soient, les femmes du Khémis.

Je ne les ai pas oubliées.



Gustave Guillaumet, *Ain Karma. La source du figuier, smala de Tiaret*, huile sur toile, 1867, 143 x 105 cm, Musée des beaux-arts de Pau.

Et les femmes fileuses, cardeuses, dans la chambre du métier à tisser, les tisseuses de Bou Saada, je les aurais regardées depuis le seuil, personne n'entre dans cette chambre des femmes, sacrée, hors les enfants au berceau et les chats, je les aurais regardées dans le djebel Amour, à Aflou, où Isabelle est passée cavalière, comme mes père et mère, elle se déplaçait à cheval, Aflou où je suis née sur les hauts plateaux de l'ouest algérien. Les tapis d'Aflou, les plus fameux, les plus élaborés, motifs géométriques rouges et noirs, parfois un peu de blanc ou du vert, à peine, les Amouriettes d'Aflou ont tissé pour ma mère, la belle et jeune Française de France, institutrice, enlevée à la Garonne par mon père, l'Algérien aux yeux bleus, instituteur envoyé en relégation à Aflou lors des années Vichy. Ces femmes que je vois dans le regard de Guillaumet, ébloui, tendre, c'est le mien, le regard du peintre français qui leur offre la vie pour l'éternité et tous les regards sur ces femmes-là, d'Aflou à Bou Saada en passant par la Kabylie, jusqu'à l'exil de Lodève en France, racontent le geste divin de l'artiste et la grâce pudique des femmes à la fontaine sous la protection du marabout blanc, vers la source pour l'eau dans l'amphore, au bord de la rivière, elles travaillent dedans, dehors, pour tenir la maison debout.

Et mon père, qu'aurait-il dit devant ces femmes de Guillaumet ? Il n'aimait pas, je le sais, les femmes d'Afrique du Nord sur les cartes postales coloniales, demi-nues, lascives, femmes des quartiers réservés pour la soldatesque de la conquête, les femmes de son peuple humiliées, dégradées... il ne voulait pas savoir qu'elles avaient existé à l'image et « en vrai ». Les femmes et les hommes de Guillaumet, mon père les aurait reconnus comme sœurs, frères, pères, mères... Il n'aurait pas été soudain muet de rage, de colère, des éclairs bleus dans les yeux. Il aurait dit : « Ce sont les miens ». Bel hommage à l'artiste Gustave Guillaumet.

Il aurait regardé longtemps, se promenant dans les salles de l'exposition, à La Rochelle, à Limoges ou à Roubaix, dans ces années 2018-2019, attentif, ému, il aurait contemplé les marchés, se rappelant le célèbre marché d'Aflou, les labours sous les ciels d'orage, les campements et les bivouacs, ne sachant pas que dans la ville du pays de sa femme bien-aimée, à Brantôme, en Dordogne, dans l'abbaye mairie aujourd'hui, face à la rivière Dronne, deux tableaux de Guillaumet attendaient l'Algérien aux yeux bleus : *Le bivouac des chameliers* et *Femmes dans une oasis*.

Mon père aurait regardé dans le silence de la résistance, les scènes de la misère, de la famine, des épidémies de 1866 à 1869 et des massacres de la conquête de son pays. Je crois qu'il aurait pensé, une fois de plus, « Ce sont les miens » ces gisants et ces gigantes.

Et le désert ? Guillaumet amoureux du dur désert, la beauté, la violence du désert, infiniment, couleurs féroces, squelettes de bêtes, hommes absents ou morts. Mon père ne m'a pas parlé du désert de sable et de pierres, « le petit désert », le Sahara. Il préférerait, je crois, Ténès la ville ancienne et lettrée au bord de la mer, Ténès où il est né à la mer, à l'immensité, aux flots, au désir du lointain.

C'est avec mon père, outre-tombe, que je regarde Guillaumet, vivant dans les musées, et qui donne vie au peuple de mon père, dans la patience, la simplicité, l'amour.

Paris, juillet 2018.

Leïla Sebbar est née en 1941 à Aflou. Son père est instituteur algérien et sa mère originaire de Dordogne. Elle fait des études littéraires à Alger, puis à Paris. Ses parents s'installent en France en 1970. Professeur de Lettres à Paris, elle se consacre aussi à l'écriture : une trentaine d'ouvrages et de très nombreuses contributions : essais, romans, nouvelles, carnets de voyage, récits, critiques littéraires, recueils de textes inédits. Elle collabore aussi à France Culture (*Panorama*) pendant une quinzaine d'années, au *Magazine littéraire* et à *La Quinzaine littéraire*. Son œuvre est centrée sur l'exil et les relations Orient/Occident.

